

Blanchot (Maurice)
Interruption - défaillance

Publié

« Genus philosophicum », *La Mort du genre II*, éditions nbj, 1989, p.123-139.
Ce texte a été présenté lors d'une table ronde avec Claire Lejeune et Heinz Weinmann, pour faire suite et commentaire à « Le règne » de Philippe Lacoue-Labarthe, le 25 octobre 1987, à la Bibliothèque nationale du Québec, au colloque « La mort du genre », organisé par le « Centre de Recherche et d'Analyse Interactive en Écriture ».

Genus Philosophicum

« Le philosophe qui écrirait en poète viserait sa propre destruction. »
Maurice Blanchot, *L'Écriture du désastre*, Gallimard, 1980, p.104.

J'entreprends ce commentaire de la conférence que nous venons d'entendre alors que celle-ci n'a pas encore fini de nous parler. Sa résonance ne s'est pas dissipée et j'entends ce que j'ai à vous dire comme un écho, je crains que ce n'est que répétition. Il se trouve que c'est justement de la répétition que je vais vous parler.

Dans ce commentaire je veux mettre en rapport une conception romantique de la poésie - dont Philippe Lacoue-Labarthe vient de nous donner quelques traits saillants à partir d'une lecture de Hegel, Heidegger et aussi Blanchot - et une certaine conception de l'invention poétique dans le moderne. Ce commentaire sur une répétition du romantique par le moderne se rapporte au contexte du colloque et aussi à des questions que je me pose : d'où vient la nouveauté dans le monde des idées, comment penser la poésie comme rupture, comment penser (du dehors?) le renfermement de la philosophie sur elle-même ? Soit encore : comment jaillit le philosophique, c'est-à-dire : devons nous reconnaître qu'il se génère selon des principes de développement internes, qu'il exerce des contraintes génériques dans le champ symbolique en général. Je me pose ces questions comme ressasseur d'idées philosophiques et comme poète, quelqu'un qui recueille dans ses écritures quelque chose de ses lectures philosophiques, et qui écrit pour rendre la lecture encore possible. Il y a pour moi un rapport nécessaire entre les deux et je dois - si je veux réfléchir ce rapport - d'abord interroger mes habitudes. Enfin, je me demande à quoi mène cette philosophie, si elle n'est pas entraînée par un déploiement qui m'échappe, si la fin poursuivie n'est pas une impasse. Je me le demande, pourtant je ne me sens pas en voie de disparition.

A considérer la philosophie comme impasse on ne fait plus de la philosophie de la même manière : on souffre d'un enfermement, d'une impossibilité d'échapper à la répétition, d'un sentiment de déjà-vu constant. Ce qui a pour effet de produire un effet de rupture dans la philosophie, que celle-ci ne

parvient pas à théoriser. Il semble que la philosophie parvient tout au plus à mettre en jeu une traduction partielle de cette rupture, de s'en donner une fiction. C'est alors que le philosophique apparaît comme questionnement ayant été ouvert par la rupture elle-même. La philosophie ne saurait évoquer cette rupture qu'à s'interroger sur ce qu'elle est, qu'à se donner comme dissonance, qu'à s'ériger elle-même (et s'approfondir) comme question. On croit alors apercevoir comment la philosophie se déploie dans le labyrinthe flexible de ses propres questions, et comment elle se rapproche ainsi de la littérature qui - depuis un certain temps (je devrais dire plutôt : résolument) - parle d'elle-même comme langage. Cependant, la philosophie demeure générique.

On se prend en effet d'un doute : la philosophie ce n'est qu'une histoire que l'on raconte : il était une fois la métaphysique, on ne pouvait pas en sortir, plus on voulait en sortir plus on la réactualisait, etc. On a pu constater - à en suivre le parcours - que le fait de considérer la philosophie comme fiction n'est pas s'en détacher, c'est remonter en ce lieu où elle s'invente, et c'est se prendre à espérer qu'elle pourrait s'inventer autrement, c'est-à-dire se manifester avec une évidence nouvelle, en contournant la répétition. Comme si la philosophie n'était jamais parvenue à dire que dans le détour et la répétition, comme si elle ne se disait vraiment que dans ses ruptures. Là je crois reconnaître dans la poésie ce qui de la philosophie ne peut se dire qu'en dehors d'elle-même. Je crois pouvoir assurer le rapport de mon travail poétique au philosophique : le poétique apparaît comme rupture d'autant que je parviens à fictionner la philosophie.

Pourtant ce qui ne me rassure pas c'est ceci : est-ce bien la philosophie qui traîne un impensé ou bien est-ce moi qui souffre d'insatisfactions intermittentes, lorsqu'elle ne m'en dit pas assez. Alors le détournement de la pensée, dont la philosophie me donne l'histoire, m'apparaît irrémédiable. Je finis par croire l'aliénation de l'esprit totale, je vois le monde enfoncé dans une conscience malade. L'enseignement de Hegel apparaît ici providentiel : puisque ce qui a aliéné l'esprit c'est l'esprit lui-même¹, il n'est pas totalement perdu. Il faut reconnaître son aliénation, avec tout ce que l'on a perdu chemin faisant, puis reconnaître du même coup que l'aliénation de son savoir de soi est - quelque part - notre fait, par lâcheté, par peur, ..., je ne sais pas. C'est à ce titre seulement que j'échappe à ce que Hegel appelait la « conscience de la comédie », à cette philosophie qui ne connaît pas son malheur bien qu'elle n'ait pas envie de rire. En effet, selon Hegel, plus la philosophie se veut sérieuse, plus elle s'enfonçe comme « conscience de la comédie » qui ignore le caractère inessentiel de ses certitudes, qui ignore la perte de l'unité de la conscience, qui professe une croyance dans la vérité-achèvement. Sans doute que je ne fais pas assez sérieusement de la philosophie pour m'inquiéter sur ce point, mais je me prends d'un doute quant à la persistance chez moi d'un reste de dérision qui contaminerait ma production littéraire.

Le genre de cette philosophie - si on peut lui en attribuer un - serait assurément dérisoire, comique : le philosophe médite ses propres questions dans les ruines, découvrant des questions dans ses réponses, et ne considérant la détresse de ses

¹. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, II, p.259-261.

contemporains que dans une dérision de la laideur et des vices², à commencer par ceux qui touchent à l'usage de la langue. Il ne s'intéresse pas aux gens pour eux-mêmes mais pour leur usage impropre de la langue, pour l'exiguité des formes de leur conscience. Le mal est dans l'usage inapproprié des mots, dans la traduction fautive des termes, dans la transmission incertaine de notre savoir, soit dans mille déviations que toute notre tradition philosophique entend redresser.

Ce qui m'inquiète c'est la certitude du philosophe de parvenir à guérir la pensée, comment il en retire la plus grande fierté pour le travail intellectuel (comme pensée redressée) dans laquelle il excelle. Se constituant gardien : « ceux qui continuent de prendre au sérieux les différences et les frontières internes à l'espace culturel et symbolique préservent la gravité du symbole³. » et juge en vocations intellectuelles, il condamne sévèrement quiconque ferait de ce travail un jeu (ce ne sont que des littéraires, croit-il, qui se donnent ainsi le droit de jouer), quand même que ce serait pour en faire le jeu le plus sérieux, ou un jeu qui rend possible les plus grandes virtuosités. Ce philosophe condamne cette ludicité d'autant plus sévèrement que son travail est une dérision qui - depuis longtemps - ne fait plus rire.

Alors je suis perplexe, le philosophique m'apparaît comme un genre (le dérisoire, le comique) que je ne peux contourner, dont le sérieux interdit toutes les feintes et m'intime de laisser l'écriture poétique au privé. Pourtant ce qui me rattache à la philosophie c'est bien ce qu'elle rend possible comme poésie, du moins dans ce que j'entends par ce mot dans le privé. Et c'est encore par le fictionnement que je rejoins la poésie dans la philosophie. Mais ce langage du fictionnement est encore souverain, il me faut y renoncer dès lors que je veux recueillir les « marques de la poésie⁴ ».

Qu'en est-il de ce fictionnement dans les textes de la tradition philosophique ? Une approche « sérieuse » de ces textes ne se soucie pas de leur qualités littéraires, il semble en effet que la pensée philosophique ne puise plus à la même source du langage que les oeuvres littéraires, qu'elle n'est plus une élaboration à partir du langage. Le philosophique posséderait son langage conceptuel propre, ou plutôt il serait le propre d'un langage spécifiquement philosophique : il s'agit du langage des étymologies en Occident, à partir du grec surtout et aussi du latin. D'où le privilège accordé - par les philosophes - aux langues classiques : non pour faire usage du caractère imageant des mots, mais du caractère « abstrait » de mots considérés comme équivalents dans une référence culturelle archaïque. Les philosophes semblent ainsi comme des gens qui ne cessent de discuter la possibilité d'une traduction du grec dans le

2. Selon les critères de René Wellek et Austin Warren, le genre peut être déterminé en fonction du sentiment et de l'attitude envers les gens. On applique la définition de la philosophie comme ce qui « rend la bêtise honteuse » (Deleuze) davantage aux gens qu'à la philosophie elle-même.

3. Cf. Gilbert Hottois, « "Vérité" et "fiction" ou du conditionnement technique de l'effacement des genres », J. Sojcher (dir.), Philosophie et littérature, Annales de l'Institut de Philosophie et de Sciences morales, Bruxelles, 1985, p.143.

4. Maurice Blanchot, L'écriture du désastre, Gallimard, 1980, p.144.

français, en prenant le relai de l'allemand. Lorsqu'ils tirent parti de leur langue et jouent de ses valeurs expressives est-ce un effort de plus pour exhumer le cadavre logothète? Ou le détour par l'étymologie permet-il de s'affranchir de la contrainte conceptuelle de la langue ? Voilà en tout cas quelque chose d'assez spécifique au genre philosophique.

même si c'est précisément ce langage et cette mentalité qu'elle entend redresser. L'acquisition laborieuse des concepts de vérité, réel, logique, pensée, etc. sera complétée lorsque chaque concept sera parvenu à se dégager de sa constitution générique⁵. Pourtant lorsqu'on serait parvenu à réduire le genre à n'être que la délimitation interne du champ philosophique, le littéraire ferait inévitablement retour comme regression nécessaire, il n'y aurait plus que le flux vertigineux de la littérature qui rappelle tout à elle-même. La littérature devient un genre illimité dont la philosophie ne peut plus se démarquer. Qu'en est-il d'une poésie qui se laisse emporter par son propre mouvement, qu'en est-il de la philosophie lorsqu'elle ne parvient plus à produire l'unité conceptuelle garante de l'unité de la conscience? Elle doit redevenir fictionnante et contrarier davantage son désir d'unité. Elle doit retrouver cette dimension générique de la pensée, restituer l'impensé qui en est le reste. Chose remarquable, la philosophie redevient spontanément fictionnante : lorsque le philosophe écrit sur l'oubli, l'effacement, l'origine, etc., il (re) passe inévitablement par le relai du littéraire.

À suivre les indications de lecture qui nous ont été données tantôt, on voit que la philosophie fonctionne comme si la poésie était passée ou perdue⁶, comme si le mode de présentation (Darstellung) de la poésie (comme ce qui se présente immédiatement selon sa nature) était révolu. À la présentation sous la forme de la poésie succède une présentation dans l'esprit (par recollection, représentation, énumération, reproductions, ...) qui a pour effet bénéfique de rappeler l'esprit à lui-même, dans ce que Hegel appelle « l'esprit conscient de soi-même comme esprit⁷ ». Dès lors que la poésie n'est plus la forme privilégiée de présentation des contenus elle doit s'inscrire - comme produit exogène - dans le projet de la philosophie comme genre, c'est à dire comme ce qui commence de soi-même. En effet, effacer les genres ce n'est pas lire tous les textes de la même façon, c'est prêter à tous ces textes un même mouvement de production, dans ce que nous appelons rapidement - une auto-production du texte, de tout texte et - de façon exemplaire - du texte philosophique (comme « genus philosophicum ») puisque chez Hegel il s'agit d'un relai à l'auto-engendrement du concept⁸. Chose intéressante, je retrouve mon idée de tout à

⁵. Le concept échappe au genre lorsqu'il s'affranchit du groupe d'être et de choses dont les caractères communs signalaient une unité conceptuelle. Mais le concept se soutient de la fiction, même lorsqu'il touche à la vérité dans son achèvement, car c'est dans la fiction (le muthos chez Aristote) que l'on saurait reconnaître une unité conceptuelle.

⁶. Martin Heidegger, Chemins qui ne mènent nulle part, Gallimard, 1962, p.63.

⁷. Hegel, Op.cit., II, p.262.

⁸. Ricoeur exprime quelque peu cette notion d'une philosophie auto-générée lorsqu'il écrit : « la philosophie ne commence de rien, puisque le plein du langage la précède, et qu'elle commence de soi,

l'heure dans une autre perspective : ce qu'il y a de meilleur dans la philosophie c'est une poésie qui ne s'écrit pas, ou plutôt une poésie qui s'écrit ailleurs que dans la philosophie. Est-ce que cette poésie s'écrit précisément dans ce qu'on appelle poésie? Dans l'affirmative, la poésie n'est pas la rupture qui révèle le philosophique à lui-même, mais le produit le plus parfait du travail philosophique. Le « produit » mais non pas le résultat puisque la philosophie devenue comme genre de tous les genres s'identifie à la Science. La philosophie c'est le genre comme engendrement du concept, qui devient concept.

Les questions qui ont été évoquées ici font état de la clôture que la philosophie, en se refermant sur elle-même, impose au poétique. Je reprends ces questions invoquées à l'instant : une sortie de la philosophie comme ce qui clos le poétique est-elle possible ? Une déconstruction du philosophique (l'éclatement et la mort des genres) redonne-t-elle son immédiateté au poétique ? C'est encore en lisant Hegel, ce « fou de son sérieux⁹ » que je poursuis ce commentaire.

C'est lorsque le philosophique essaie de penser le poétique que cette clôture devient manifeste : la poésie n'est que le véhicule d'un contenu spirituel (un symbole, une Idée, etc.) que la philosophie peut ressaisir comme tel. Si l'art est une des formes dans lesquelles l'absolu peut se manifester, il n'est plus qu'un moyen adéquat d'en donner la présentation, un moyen parmi tant d'autres. Survient la difficulté de penser le poétique dans un contexte néo-romantique et moderne à partir d'une esthétique des genres imposés, survient la tâche de penser le poétique comme ce qui se génère soi-même dans des textes mais aussi comme ce qui agit dans la société en tant que puissance génératrice et organisatrice. Alors que l'Aufklärung plaçait dans le jugement de goût l'espoir d'un monde habitable, parce que l'exercice de ce jugement requiert un accord potentiel avec ceux qui se trouvent présent; le moderne retrouve dans le poétique une valeur de **destination**, pour autant que celui-ci échappe à l'enclave du texte écrit, qu'il échappe à l'exigence de représentation¹⁰ et (re)devienne forces fluides et agissantes dans la vie politique.

On croit devoir distinguer deux genres, le genre dénaturé de la philosophie, et puis ce qu'on appelle le genre historial de la poésie à partir d'une confusion, soutenue par un romantisme en poésie, entre le thème de l'auto-engendrement (ou de l'auto-poiésis) et la pratique de l'écriture poétique. La mort du genre c'est dans un cas échapper à la répétition philosophique, c'est renoncer à ce qui soutient cette répétition, soit tout désir d'unité et d'universalité, ne serait-ce que dans une même communauté de langue; c'est dans l'autre cas le désespoir de s'(auto-)organiser, d'accéder au règne qui nous est propre, de trouver sa destination. Avec la mort du genre on perd à la fois la communauté dans sa reproduction du social, et on perd aussi la communauté comme création spontanée d'un peuple. Sans doute qu'à perdre l'un on ne peut que perdre

puisque c'est elle qui instaure la question du sens et du fondement de sens. », De l'interprétation, Seuil, 1965, p.529.

⁹. M.Blanchot, Op.cit., p.79.

¹⁰. Cf. G.Deleuze & F.Guattari, L'Anti-Oedipe, Minuit, 1972, p.63-65.

l'autre aussi. Ce sont les deux abords de cette question de la perte essentielle en littérature¹¹. Car d'une part, comment entendre la mort du genre sinon comme geno-cide. Quelle communauté s'affirme comme « le genre » et peut-on parler d'une multiplicité de genres humains ? Quelle communauté fait de son unité la garantie de sa transmission (de la race, de la langue, etc.) ? Et d'autre part, toujours dans cette question de la perte, on peut mettre en rapport l'étiollement de la poésie et les rêves de l'indépendance nationale : comme perte du sentiment que cette poésie provient du peuple et qu'elle est dans le peuple l'énergie de sa création comme communauté. Il se trouve toujours des intellectuels romantiques qui prétendent mettre cette énergie en mouvement par une invention poétique libérée de toute contrainte esthétique, lorsque la poésie devient son propre genre. Afin d'échapper à la problématique des genres.

Un mouvement c'est amorcé dans ce sens déjà avec le fragment, la césure, l'interruption, le texte, etc. Tous les genres sont confondus dans le genre du genre, bientôt figé dans un concept : l'écriture, la littérature, le Livre. Il ne reste qu'à dépasser, épuiser, brûler le Livre car le Livre c'est fonder la promesse d'une communauté dans la Loi : c'est le genre : c'est la mort et peut-être que l'on parviendra à exténuer la mort elle-même : hors d'atteinte : dans le neutre. On y parviendra d'autant qu'il n'y a de mort que comme genre. Durrell dit : death is a metaphor. Entendre : elle est dans la métaphore., ils parlent plus volontier d'une nouvelle langue, d'un nouvel imaginaire : de langages et d'imaginaires singuliers. Comme s'il suffisait d'échapper à toute contrainte pour tomber dans l'invention, comme s'il suffisait d'écrire n'importe quoi pour que ça parle, pour faire parler l'actuel et donc un nouveau qu'il faut toujours recommencer. Voilà qui nous assure, quelque soit le caractère énigmatique de ce qui a été recueilli, de parler l'instant et la conjoncture. Mais dans cette démarche on ne recueille rien, on ne peut qu'y « accomplir » une perdition.

Mais cette démarche est toujours rétroactive, on fait parler l'instant dans la perspective d'un accomplissement. Ainsi les intellectuels qui se croient de ceux par lesquels passe le renouveau ont le souci de marquer qu'ils en étaient. La génération spontanée est d'autant plus pressée que l'image de la communauté totalisante se précise, que le projet global de société semble arriver à terme. Or cette image, ce projet vient d'ailleurs. La « gènerescence » est d'autant plus vulnérable à l'imposition d'une loi qui en détermine le développement et l'achèvement qu'elle semble jaillir librement. Plus on croit à la poésie générique (la religion de l'art), plus on se soumet à la loi du genre. La poésie comme sortie de la contrainte esthétique est encore commandée par celle-ci. Pourquoi ? Car ce que l'on prend pour un auto-engendrement, ce que je prends pour l'invention permanente et immanente des règles n'est qu'un effet en miroir où des représentations de la rupture me renvoient les unes aux autres, comme formation substitutives qui me dispensent d'engager ma subjectivité dans la rupture comme telle. Tandis que je mime hystériquement le genre, je donne

¹¹. « La littérature ne s'engendre pas, il n'y a pas d'essence de la littérature - mais l'épreuve incessante d'une perte, plutôt dans le motif de l'agonie -, c'est le mot juste. » Mathieu Benezet & Philippe Lacoue-Labarthe, « Addendum », « Haine de la poésie », Christian Bourgois, 1979, p.165.

libre jeu à l'association des images qui semblent s'appeler les unes les autres mais qui répondent toutes en fait à une exigence d'adéquation¹². Ce n'est donc qu'une auto-référentialité qui représente un enfermement égal, sinon plus grand que celui dont on voulait se libérer dans la philosophie. Il faut se méfier des formes que peut prendre parfois « l'expérience de quelque chose qu'on a continué à appeler "littérature", mais avec un sérieux renouvelé et, de plus entre guillemets¹³. » . Se garder de renouveler par ce sérieux celui avec lequel des philosophes s'appliquent à la dérision.

La poésie générique, que l'on désigne d'abord comme sortie de l'esthétique des genres, et comme échappée de toute la philosophie, ne saurait en aucune manière contester celle-ci et en consommer la rupture, puisqu'elle n'est qu'un après-coup de la crise qui secoue l'édifice philosophique, elle n'est par avance que l'évacuation de la crise dans une formation substitutive. La poésie qui se donne comme le lieu même de la rupture, ne fait qu'occulter (sur le mode du refoulement) la crise réelle qui travaille le philosophique¹⁴. Tout est renversé : on voit des auteurs qui veulent s'inscrire dans une pseudo-génèse qui ne fait pas question, alors qu'ils ne s'engagent pas dans un questionnement crucial sur le langage à partir duquel on parle, croyant annuler le phallogocentrisme (le genre comme insistance de la question : de qui nous vient le langage) dans le langage par le simple moyen de s'en détourner.

C'est, quant à moi, du philosophique que j'attends la persistance d'une rupture, « pour que, écrivant, [j'] écrive par défaillance, dans l'intensité de la défaillance¹⁵ ». J'en attends l'interruption qui trouble ma relation imaginaire (la relation poético-narcissique de l'artiste à l'oeuvre étant le modèle de toute notre culture moïque), j'en attends l'effraction dans l'oeuvre (l'oeuvre est devenue ici l'illustration parfaite du genre comme ce qui façonne l'objet totalisé du désir, comme ce qui rendra le texte désirable). Mais - selon un mouvement que l'on trouve déjà chez Hegel - c'est à me prêter à une aliénation dans l'imaginaire que je saurais attendre cette interruption¹⁶ qui est aussi inscription, comme nous le rappelait Philippe Lacoue-Labarthe à l'instant.

On voit comment une lecture qui se veut moderne, trop pressée de faire valoir l'invention poétique comme rupture, ne laisse pas apparaître le point critique. On peut lire la phrase de Blanchot placée ici en exergue avec cette précipitation : « Le philosophe qui écrirait en poète viserait sa propre destruction », parce qu'il fait se lever des questions en toutes choses, et comme il est avant tout philosophe il croit pouvoir affronter toutes les questions. On peut lire ce passage avec une naïveté toute littéraire : le philosophe doit fermer dans sa

12. Cf. Philippe Lacoue-Labarthe, « Où en étions-nous ? », in J.Derrida et al., La faculté de juger, Colloque de Cerisy, Minuit, 1985, p.190.

13. M.Blanchot, L'Entretien infini, Gallimard, 1969, p.vi.

14. C. Jean Larose, La petite noirceur, Boréal, 1987, p.161.

15. M.Blanchot, L'Écriture du désastre, p.24.

16. Cf.J.Lacan, Écrits, Seuil, 1966, p.94, 374; Séminaire II. Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique. 1954-55, p.209-210.

pratique de l'écriture ce que celle-ci par ailleurs ne cesse d'ouvrir. Mais nous pouvons lire ce passage autrement : le philosophe vise cette destruction volontairement (comme une aliénation nécessaire et remédiable puisque je me suis moi-même aliéné) parce que c'est à partir du moment que les faits font question dans un ébranlement poétique, que la conversion en savoir devient possible.